

Ilana RAMCHAR

# Beauté crépusculaire.

Dijon - 11 octobre 2005

Elle se déplace presque sans bruit. Ses pieds nus effleurent le sol carrelé du salon. Elle passe dans la chambre couverte de parquet pour tirer un peu le rideau devant le soleil qui commence à inonder la pièce.

Il la regarde passer. Il voit les courbes de son corps qui se découpent en ombres grises quand elles masquent le jour. Il en perçoit la douceur et la tiédeur quand la lumière éclaire les rondeurs roses, presque blanches de ses seins ou de ses hanches, juste marquées pour rebondir les deux fesses parfaitement régulières.

Ses yeux sont bleus, il les a vus tout à l'heure quand elle est venue lui déposer son café sur le rebord de la table.

Il n'a vécu que pour la science, pour les découvertes du monde et pour la beauté des femmes. La beauté parfaite, presque inaccessible. La beauté idéale, la succession universelle des lignes et des courbes, des pleins et des creux, reliés, embrassés, mus du mouvement perpétuel des muscles et des mots.

Il leur demande de venir passer une heure ou plus auprès de lui, pour quelques sous. Pour son plaisir, celui des yeux. Celui des caresses quand elles ont le désir de ses doigts se promenant sur elles.

Elise s'est rhabillée. C'est au tour d'Emilie de gagner quelque argent.

- Comment est-il aujourd'hui ?

- Bien. Tu pourras en profiter un peu si tu en as envie.

- A bientôt et surtout ne sois pas sage avec ton chéri.

Il a toujours cherché la fille archétype, irréprochable. Il a eu la chance de toutes les avoir comme on dit quand on ne connaît rien de la vie. Il ne promettait rien, il ne vivait que pour chercher, chercher encore les secrets et les mystères de tout. Emilie a envie d'un homme et elle le laisse préparer son érection. Elle va s'asseoir sur le grand fauteuil couvert de

mousse et de coussins. Ses jambes pendent jusqu'au sol, et debout devant elle, il vient enfoncer son sexe dans le sien. Elle sent sa chaleur, elle sent son désir monter en elle. Ils restent ainsi quelques minutes et puis il repart s'asseoir, aussi nu qu'elle, déjà sans force.

Il a pensé le monde depuis sa naissance, celle du monde, celle de la terre, la sienne, celle de ses enfants. Il a construit le monde, refait son passé et imaginé son avenir, il a changé la vie.

Toutes les femmes l'ont accueilli, toutes les étudiantes sont venues pour être aimées de l'homme qui inventait les étoiles, qui parlait des couleurs de l'univers, qui murmurait ses sonorités.

Il les aimait presque instantanément. Juste le temps utile pour faire glisser leurs vêtements et découvrir leur peau. Toutes étaient fines, minces, élancées. Leur visage toujours un peu rugueux. Vivantes, volontaires, emplies du désir de leur chair.

Quel anéantissement, quelle confusion avec le monde que cet instant où son sexe, gonflé, long, large pénétrait enfin entre les lèvres roses, chaudes et inondées du sexe de sa partenaire. Tous les soubresauts de l'univers débutant, tout ce qu'il imaginait d'une explosion de vies.

Elle est allé chercher une revue et en passant elle pose sa main sur son corps, tout le long de la tête jusqu'au pied. Il la regarde qui vient de s'asseoir dans le grand fauteuil, il voit ses deux seins qui se soulèvent au rythme de sa respiration presque imperceptible. Il observe ses petits mouvements à peine visibles. Il voit son sexe rose, perdu dans la forêt de poils très noirs. Il le voit bouger, s'ouvrir et se fermer. Il regarde son visage, ses joues chaudes, ses yeux vifs et ses cheveux qui redescendent un peu sur son épaule.

Il leur demande seulement de venir chez lui, quand elles le peuvent. Elles se déshabillent et elles doivent seulement vivre normalement le temps qu'elles veulent, nues tout le temps.

- Pourquoi faut-il que nous marchions ainsi ?

- Pour le plaisir de votre beauté que j'ai toujours cherchée dans l'unité du monde et que je n'ai trouvée que chez les femmes.

Il mange parfois avec elles. Elles se douchent, lisent et certaines dorment chez lui. Jamais il ne leur a demandé quoique ce soit de sexuel, cela n'a jamais fait partie du contrat d'embauche. La seule contrainte c'est d'être belle. Il en a renvoyé quelques unes au début et puis elles se sont passé le mot d'année en année et ne viennent plus chez lui que des filles dignes des statues que l'on croise parfois dans les musées ou les squares.

Il a de l'argent, il en a gagné beaucoup, il en a volé un peu partout à ceux qui ne pouvaient plus le compter. Sans scrupules. Il le distribue aujourd'hui, à celles qui enfanteront le monde plus tard, quand lui aura fini de contempler les étoiles, les arbres, la mer, le ciel et les humains.

Toutes les filles pourtant se sont laissées toucher quand il est venu les caresser pour la première fois, souvent après plusieurs de leurs visites. Il ne les accapare pas, il les admire, il ne les vole pas, il les contemple. Et quand la nature montre encore sa verdeur, elles s'assoient volontiers sur le fauteuil surélevé.

- La montagne disent elles entre elles.

Il est allé dans les nuages, Il a fait le voyage au-delà de la terre. Il a vu ses couleurs, ses rondeurs, ses lumières. Il est allé marcher sur la poussière de la lune. Il n'en parle pas mais elles le savent. Quelques photos de galaxies, de planètes et fusées occupent les murs de toutes les pièces de l'appartement.

- L'astronaute s'envoie encore en l'air.

Les voisines et les voisins ne manquent pas de plaisanter les allées et venues des filles jeunes et si belles qui montent et descendent les trois étages sans être essouffées.

Il survolait tout en qualité de scientifique, physicien et

biologiste, chimiste et philosophe. Il n'avait pas son pareil pour répondre aux journalistes des quotidiens populaires.

Ce soir il sera seul. Elle s'en va.

- J'ai rendez-vous ce soir. Mon ami est de retour de Finlande.

- Que va-t-il donc faire là bas alors que vous êtes ici ?

- Il est peintre et il aime les couleurs des pays nordiques.

- Vous n'avez pas peur ?

- De quoi ?

- Qu'il vous oublie !

- Non je ne l'aime que quand il est là.

- Qui vient demain ?

- Je ne sais pas. Peut être lulu.

Il est mort cette nuit là. Il ne retenait plus la beauté, toujours ailleurs maintenant, perpétuellement capricieuse. Ce soir il ne croit plus à la vie. Pour la première et pour la dernière fois.

11 octobre 2005